

Études littéraires africaines

KODIA-RAMATA (Noël), *Mer et écriture chez Tati Loutard. De la poésie à la prose*. Préface de Boniface Mongo-Boussa. Paris : Éd. Connaissances et savoirs, 2006, 117 p. – ISBN 2-7539-0091-4

Yves Mbama Ngankoua



Number 23, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035487ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035487ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mbama Ngankoua, Y. (2007). Review of [KODIA-RAMATA (Noël), *Mer et écriture chez Tati Loutard. De la poésie à la prose*. Préface de Boniface Mongo-Boussa. Paris : Éd. Connaissances et savoirs, 2006, 117 p. – ISBN 2-7539-0091-4]. *Études littéraires africaines*, (23), 87–88. <https://doi.org/10.7202/1035487ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

devraient davantage réfléchir.

Les essais du volume mettent également en relief les relations “entre anthropologie culturelle et missiologie” (J. Marx, p. 159), voire entre ethnographie et écriture littéraire, ainsi que tous les processus d'interaction et d'indigénisation réciproques : Honoré Vinck montre que le Père Alfons Walshap, “pionnier de talent en musique d'inspiration africaine” (p. 191), fait tout à la fois figure de “convertisseur et de converti” ; Charles Djungu Simba étudie, quant à lui, la traduction en français, par un abbé congolais, d'une pièce écrite en lingala par un missionnaire belge, tandis qu'Antoine Muikilu Ndaye montre, à partir des œuvres dramatiques du Père F. Bontinck, combien “l'appellation de « théâtre missionnaire » finit aussi par faire problème, en raison des interférences [...] avec soit des productions congolaises [...], soit des acteurs culturels congolais (traduction, édition et réédition locales)” (p. 51). Enfin, en s'intéressant aux représentations littéraires autant que visuelles du “Frère Bâtitteur de la congrégation des Pères Blancs”, Johan Lagae explore une figure délaissée qui, par son activité d'arpenteur-géomètre, d'architecte et de constructeur, est précisément à la jonction du projet missionnaire et du projet colonisateur, dans la mesure où tous deux impliquaient “l'occupation d'un territoire et, par conséquent, l'imposition sur ce territoire de marques physiques durables” (p. 108) ; incidemment, il nous permet également de mieux comprendre l'influence de l'imaginaire missionnaire et chrétien dans la geste coloniale, telle qu'elle fut notamment mise en scène par Robert Delavignette dans *Les Paysans Noirs* ou dans *La Paix nazaréenne*. À noter également, en fin de volume, la traduction inédite d'un récit d'Alfons Walshap, *Bolalimai* (1933), dont le thème et la simplicité de ton entre étrangement en résonance avec le premier roman africain, *Moeti oa Bochabela* (1907) de Thomas Mofolo (ou *L'Homme qui marchait vers le soleil levant*, dans la traduction qu'en fit du sesoutho un autre missionnaire, Victor Ellenberger).

■ Anthony MANGEON

■ KODIA-RAMATA (NOËL), *MER ET ÉCRITURE CHEZ TATI LOUTARD. DE LA POÉSIE À LA PROSE*. PRÉFACE DE BONIFACE MONGO-BOUSSA. PARIS : ÉD. CONNAISSANCES ET SAVOIRS, 2006, 117 P. - ISBN 2-7539-0091-4.

Enseignant les littératures française et congolaise à l'École Normale Supérieure de Brazzaville, Noël Kodia-Ramata vient de donner, avec *Mer et écriture chez Tati-Loutard*, une lecture thématique des poèmes et des premiers textes narratifs de Jean-Baptiste Tati-Loutard.

Tout au long de ce travail, le lecteur suit la maturation de l'écriture, tout habitée par ce que Charles Mauron appelle les “images obsédantes” : la mer, la mort, la société congolaise... Pour faire ressortir l'unité de l'œuvre, le critique a donc choisi la méthode thématique avec l'impression de répétition que cela suppose. Dans les sept recueils qui couvrent la

période qui va des *Poèmes de la mer* (CLE, 1968) à *La Tradition du songe* (Présence Africaine, 1985), l'analyste associe le thème de la mer à la mère, au père et aux racines congolaises à travers les ancêtres. Pour mener à bien son travail, il s'est appuyé sur les articles publiés et sur les confidences du poète étudié.

N. Kodia-Ramata n'hésite pas à qualifier Tati-Loutard de “Balzac congolais” parce que son œuvre, tant poétique que narrative, s'inspire du terroir “dont il a su observer l'évolution des mœurs avec minutie” (p. 56). Il faut rendre justice au critique pour avoir montré comment le Congo est l'un des personnages principaux de l'œuvre parce qu'il offre décor et anecdotes : la révolution, l'infidélité, la mort... Dans la deuxième partie de l'étude, qui analyse les deux recueils de nouvelles : *Chroniques congolaises* (P.J. Oswald, 1974) et *Nouvelles chroniques congolaises* (Présence Africaine, 1980) ainsi que le premier roman : *Le Récit de la mort* (Présence Africaine, 1987), le critique complète la méthode thématique par le recours à la narratologie et à la grammaire du texte.

Pendant, ce travail aurait gagné en richesse et en clarté si l'on avait complété ces différentes méthodes par l'interrogation exigeante des figures de style. Comment étudier des poèmes sans faire ressortir les différentes images employées par le poète ? Comment les thèmes choisis sont-ils traités sur le plan de l'écriture ? Le recours à la méthode comparatiste aurait permis d'établir des rapprochements entre le thème développé par Tati-Loutard et un autre poète. Il nous semble que l'écriture loutardienne a quelque chose de senghorien dans l'emploi de l'image. N. Kodia-Ramata affirme que l'écriture de Tati-Loutard devient hermétique comme l'est celle de Tchicaya U Tam'si, mais ne le démontre pas. La mer est un espace commun à Tati-Loutard et Tchicaya U Tam'si. Outre le fait qu'elle symbolise l'espace familial, elle est aussi la voie vers l'Ailleurs et renvoie à la traite négrière : “La mer a été dans le passé une sorte de chemin de calvaire pour les Congolais, pour l'Africain”, déclarait Tati-Loutard à Jean Breton et Jacques Rancourt (*Poésie 1*, n°43-44-45, 1976). Par ailleurs, à quoi servent tous ces tableaux illisibles qui, de surcroît, n'éclairent rien ? Ici et là, il y a des affirmations gratuites et des simplifications qui mériteraient d'être corrigées. La notion d'art, par exemple, ne recouvre pas que les références à un romancier ou à un chanteur. De même, on déplore que le corpus ne s'étende pas au-delà de 1987, car des textes composant *L'Ordre des phénomènes* (suivi de *Les Feux de la planète*. Présence Africaine, 1996) ou *Le Palmier-Lyre* (Présence Africaine, 1998), par exemple, qui accordent une place importante à la mer et à la mort, auraient permis de montrer la permanence et la variation de ces thèmes chez le poète congolais. De même, certains recueils de poèmes comme *Les Feux de la planète* (N.E.A., 1977) n'ont pas été suffisamment exploités. Malgré ces réserves, le travail de M. Kodia-Ramata permettra une meilleure compréhension de l'œuvre de Tati-Loutard.